

# Maison d'Éditions Ad. WESMAEL-CHARLIER

Rue de Fer, 69

5000 NAMUR

Société Anonyme

Sortent de presse

J. VANDERAUWERA

Docteur en Sciences Chimiques

## CHIMIE

à l'usage de l'Enseignement Rénové

Avant-propos de  
Ch. NEPPER

### IV. a) Thermodynamique et cinétique

118 pages, illustrations en couleur

320 + TVA : 339 F.

#### b) Trois manipulations

(4<sup>e</sup> série)

36 pages, format 20 × 26 cm présentées  
sous farde à rabat.

118 + TVA : 125 F.

Déjà disponibles

## CHIMIE

I. a) Structure des corps II. a) Classification des éléments

b) Vingt manipulations b) Quinze manipulations

III. a) Composés du carbone

b) Dix manipulations

## NUNC EST BIBENDUM (HOR., C., I, 37, 1)

### Horace et Alcée

Les philologues considèrent actuellement comme une donnée assurée de l'exégèse horatienne que le début de l'ode I 37 (*Nunc est bibendum*) est une imitation d'un poème d'Alcée dont nous connaissons grâce à Athénée les deux vers que voici :

Νῦν χρῆ μὲθύσθην καὶ τινα πρὸς βίαν  
πώνην, ἔπει δὴ κάτθανε Μύρσαλος,  
(fr. 332 Voigt)<sup>1</sup>

Le rapprochement avait peut-être été fait par les exégètes anciens d'Horace, mais on n'en trouve aucune trace dans ce qui reste de leurs travaux<sup>2</sup>.

À l'époque moderne, on le trouve suggéré avec réserve par D. Lambin (1561) et par Mitscherlich (1814), affirmé avec certitude par Dacier (1735) et par Jan, (2<sup>e</sup> éd., 1809), tandis que de nombreux commentateurs de la même époque, parmi lesquels Bentley (1711), n'y font aucune allusion<sup>3</sup>.

1. Je cite le fragment d'après l'édition de E.-M. VOIGT, *Sappho et Alcaeus, Fragmenta*, Amsterdam, 1971, où il a le n° 332 comme dans l'éd. Lobel-Page. La conjecture *τέπ* (pour *πρός*) de Lobel n'est pas admise par Voigt, qui la mentionne toutefois dans son apparat, en indiquant quelques-uns de ses partisans. À ces derniers, il faut ajouter Ed. FRAENKEL, *Horace*, Oxford, 1957, p. 159. Il n'y a pas lieu de tenir compte de la conjecture *καὶ χόβα* *πρὸς βίαν πατέων*, qui est citée avec faveur par JAN dans son commentaire, Leipzig<sup>2</sup>, 1809, p. 251 (elle y est rapportée à Aemilius Porcius) et avec dédain par ORELLI (3<sup>e</sup> éd. de son commentaire, revue par BAITER, Zurich, 1850, p. 203). Elle est trop évidemment inspirée par le souci de trouver une source au *pulsanda tellus* d'Horace.

2. Ce silence peut d'autant plus étonner qu'il arrive à Porphyryon et au pseudo-Acron de rapprocher Horace de ses modèles grecs. Mais on sait que l'exégèse antique d'Horace nous est très imparfaitement connue et qu'en particulier le texte de Porphyryon que nous possédons a très certainement été abrégé sur certains points; quant au pseudo-Acron, c'est une collection composite. Cf. sur ce sujet ce que disent R. G. M. NISBET et M. HUBBARD, *A Commentary on Horace: Odes Book I*, Oxford, 1970, p. XLVII-11.

3. Les dates données entre parenthèses sont celles des 1<sup>res</sup> éditions. Pour D. LAMBIN, j'ai utilisé l'éd. — posthume — de Paris, 1604, p. 113 (la thèse de l'imitation est introduite par un *uidetur* qui marque sans doute une hésitation; le fragment est cité sans la subordonnée *ἐπει δὴ κάτθανε Μύρσαλος*). Dans le commentaire de Chr. Guil. MITSCHERLICH, I, Reutling, 1814, p. 335, on retrouve la même réserve exprimée par *uidetur*, mais le fragment est intégralement cité. L'affirmation de Dacier se trouve dans M. DACIER et le P. SANADON, *Œuvres d'Horace*... II, Amsterdam, 1735, p. 420. Pour M. Chr. D. JAN, j'ai utilisé la 2<sup>e</sup> éd., Leipzig, 1809, p. 251. Parmi les commentateurs de cette époque qui ne mentionnent pas Alcée, je citerai CRUQUIUS (1578; réimpr. de Leyde, 1594, p. 79 et s.), TORRENTIUS (Anvers, 1608, p. 118), HEINSIUS (Leyde, 1629), BENTLEY (1711; rééd. de Leipzig, I, 1764, p. 98), P. Hofman PEERLKAMP, Haarlem, 1834.

À partir d'un moment que l'on peut situer un peu avant le milieu du 19<sup>e</sup> s., la thèse de l'imitation s'impose au point qu'on la rencontre pratiquement dans tous les commentaires et toutes les études sur l'ode I 37, et qu'aucun philologue ne la met en question<sup>4</sup>. Elle est aujourd'hui une sorte de dogme<sup>5</sup>.

\* \* \*

En fait, la ressemblance entre Horace et Alcée se limite aux trois mots *nunc est bibendum*, traduisant  $\nu\upsilon\tilde{\nu}\ \chi\rho\eta$  ...  $\pi\acute{\omega}\nu\eta\eta$ . Horace, s'il a pris Alcée pour modèle, a choisi la plus banale des deux invitations à boire, négligeant l'allusion à l'ivresse ( $\mu\epsilon\theta\acute{\upsilon}\sigma\theta\eta$ ) et à la violence ( $\kappa\alpha\tilde{\iota}\ \tau\iota\nu\alpha\ \pi\rho\acute{\omicron}\varsigma\ \beta\acute{\iota}\alpha\nu$ ), omettant en outre la subordonnée justifiant l'appel aux réjouissances ( $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\tilde{\iota}\ \delta\eta\ \kappa\acute{\alpha}\theta\alpha\upsilon\epsilon\ \mu\acute{\omicron}\rho\sigma\lambda\omicron\varsigma$ )<sup>6</sup>.

Dans la suite du poème, Horace ne se soucie plus d'Alcée. Tout au contraire, à l'invitation à boire, assez banale dans son expression, il en ajoute deux autres de son cru : une invitation à la danse et une invitation à organiser un banquet sacré, énoncées toutes deux en termes plus frappants et la dernière, avec le mot *saliaribus*, évoquant de manière évidente le monde romain<sup>7</sup>. Ensuite, à l'anaphore de *nunc*, qui souligne la triple invite, correspond, en une antithèse marquée par *antehac*, le rappel des dangers qu'avait fait courir à Rome une reine (il s'agit de Cléopâtre, mais Horace ne la nomme pas) dont

4. Je citerai, parmi d'autres, ORELLI (3<sup>e</sup> éd., par BAITER, 1850, p. 203); RITTER (1856, p. 136); SCHÜTZ (3<sup>e</sup> éd., 1889, p. 119); KIESSLING (4<sup>e</sup> éd., revue par HEINZE, 1901, p. 151 et, en dernier lieu, la 9<sup>e</sup>, que j'utilise dans la réimpression, avec commentaires de E. BURCK, Berlin, 1958, p. 154; c'est elle que je cite dans la suite de cet article; je n'ai pu consulter d'édition antérieure à la révision de Heinze); PLESSIS (1924, p. 99); USSANI (I, 1925, p. 151); G. PASQUALI, *Orazio lirico*, Florence, 1920, que j'ai consulté dans la rééd. de LA PENNA, 1966, p. 44 s.; VILLIENUEVE (éd. Budé, 5<sup>e</sup> éd., 1954, p. 50); Ed. FRAENKEL, *o.l.* (cf. n. 1), p. 158 s.; V. POSCHL, *Horazische Lyrik*, Heidelberg, 1970, p. 68 s. (l'étude sur l'ode I 37 avait d'abord paru en 1968); NISBET-HUBBARD, *o.l.* (cf. n. 2), p. 411; H.P. SYNDIKUS, *Die Lyrik des Horaz*, Darmstadt, I, 1972, p. 331 (qui n'indique que la référence du fragment, mais sans noter que l'imitation se limite à trois mots); K. NUMBERGER, *Horaz Lehrer-Kommentar zu den lyrischen Gedichten*, Munster, 1972, p. 133.

5. Cela apparaît nettement p. ex. à la manière dont s'expriment NISBET et HUBBARD, *o.l.*, p. XLIX (sc. Porphyrio) *faits to record fundamental Greek influences, Alcæus on... I. 37...* — Les indications précédentes ne visent nullement à être un historique exhaustif sur l'exégèse de *Nunc est bibendum*; leurs limites sont tracées par les ressources des bibliothèques où j'ai pu consulter les anciennes éditions d'Horace.

6. Plusieurs commentateurs ont noté, plus ou moins complètement, les différences entre Alcée et Horace; il ne me paraît pas utile de les citer ici. Quant aux explications que certains ont données concernant les omissions d'Horace, j'y reviendrai plus loin.

7. Sur le caractère romain de la 2<sup>e</sup> partie de la strophe et sur le fait qu'après le 1<sup>er</sup> vers, Alcée est oublié, cf. PASQUALI, *o.l.*, p. 52; FRAENKEL, *o.l.*, p. 159; H.P. SYNDIKUS, p. 332 s....

les espoirs fous furent réduits à néant par l'action d'Octavien<sup>8</sup>. Vaincue, elle se montra grande dans la défaite et se tua pour échapper à l'humiliation de paraître dans le cortège triomphal de son ennemi.

Dans ces conditions, on pourrait être tenté de considérer la ressemblance des trois mots initiaux, de caractère fort banal, comme une rencontre fortuite, si l'on ne connaissait par ailleurs le goût très vif d'Horace pour Alcée, particulièrement à l'époque où il écrit l'ode I 37, c'est-à-dire en 30 av. J.-C.<sup>9</sup>. Conduit par ce goût, Horace a pu prendre plaisir à une réminiscence fugitive, et une imitation ne portant que sur quelques mots apparaît comme un jeu littéraire d'autant plus raffiné qu'il fait plus appel à la sagacité du lecteur.

\* \* \*

Mais, une fois reconnue l'imitation, il importe de s'interroger sur son fonctionnement. Il consiste principalement, me semble-t-il, à permettre de lire le poème à deux niveaux, comme l'a déjà indiqué Fraenkel, mais dans un sens différent de celui que je voudrais suggérer ici<sup>10</sup>.

Le lecteur ingénu, qui s'en tient à la lettre du texte, se laissera certes entraîner par la jubilation avec laquelle Horace célèbre la victoire d'Octavien<sup>11</sup>. Mais il faut ajouter que, ne dépassant pas le sens explicite du poème, il se convaincra que la guerre d'Alexandrie est un conflit qui met aux prises Octavien et Cléopâtre. Il est remarquable, en effet, qu'Antoine soit absent du poème d'Horace. On a donné de ce fait plusieurs explications: peut-être cette réserve se justifie-t-elle par la volonté de ne pas blesser les parents d'Antoine qui se trouvaient dans le camp d'Octavien<sup>12</sup>; on a aussi supposé que de la *damnatio memoriae* d'Antoine découlait une interdiction de mentionner ce personnage<sup>13</sup>. Mais on sera surtout attentif au fait qu'Octavien tenait à présenter le conflit comme un *bellum iustum et externum*, et non comme le dernier acte d'un *bellum civile*<sup>14</sup>. Ces trois motifs peuvent avoir agi simultanément; tous les trois conduisent à donner des événements une image conforme à la politique et à la propagande officielles. C'est cette image que percevra le lecteur ingénu, qui ne perçoit que le sens explicite du texte.

8. Sur l'absence du nom de Cléopâtre, cf. V. POSCHL, *o.l.*, p. 79.

9. Sur ce sujet, cf. p. ex. L.P. WILKINSON, *The earliest odes of Horace*, Hermes, 84 (1956), 495-499.

10. Ed. FRAENKEL, *o.l.*, p. 158 s.

11. Comme l'indique Fraenkel (cf. note précédente).

12. Cf. p. ex. les réflexions de Sanadon dans DACIER et SANADON, *o.l.* (cf. n. 3), p. 420.

13. Comme l'indique V. POSCHL, *o.l.*, p. 82, en se référant à F. VITTINGHOFF, *Der Staatsfeind in der römischen Kaiserzeit*, Berlin, 1936, p. 20.

14. Cf. NISBET-HUBBARD, p. 407; V. POSCHL, *l.l.*; sur les reflets de la propagande d'Octavien dans le poème d'Horace, cf., parmi d'autres, H.P. SYNDIKUS, p. 336.

Quand au lecteur cultivé, attentif aux richesses que peuvent cacher les allusions littéraires, il sera sensible au fait qu'Horace grandit l'événement en le haussant au niveau de l'ancienne poésie grecque<sup>15</sup>. Certains commentateurs pensent qu'en outre les trois mots imités d'Alcée pourraient agir comme une devise ou un emblème de la dévotion de l'auteur pour le poète cité<sup>16</sup>. Variante de la même exégèse: l'imitation, et aussi le choix de la strophe alcaïque, manifesterait le souci de marquer la distance entre le style des odes et celui des épodes, et particulièrement entre la 9<sup>e</sup> épode et l'ode I 37, œuvres qui, par ailleurs, ont entre elles d'étroites correspondances, la 2<sup>de</sup> répondant à la question de la 1<sup>re</sup> (*Quando... bibam/Nunc est bibendum*)<sup>17</sup>.

Mais, outre ces fonctions dans lesquelles seul importe l'auteur, et non le contenu du passage imité, on peut en discerner une autre: quelques mots peuvent rappeler tout le passage d'où ils sont tirés et le sens de ce passage peut apporter des résonances nouvelles au texte qui contient l'imitation<sup>18</sup>.

C'est à un tel fonctionnement que font implicitement appel les commentateurs pour lesquels la signification de l'imitation découle principalement de la subordonnée ἐπει δὴ κάρθρανε Μύρσιλος, vant d'aller plus loin, il convient de rappeler que ce Myrsile était un tyran de Mytilène qu'Alcée avait combattu et à cause duquel il avait finalement dû s'exiler. C'est donc la fin d'un adversaire politique et d'une discorde civile qui est célébrée dans le fragment d'Alcée<sup>19</sup>. Si donc on estime que l'imitation de trois mots doit évoquer les deux vers du fragment, Horace, par sa citation, laisse entendre implicitement que le tyran est mort.

C'est exactement ce que disent Nisbet et Hubbard, dans leur commentaire, sans préciser de quel tyran il s'agit<sup>20</sup>, mais en pensant très probablement à Cléopâtre. D'autres, tels Kiessling-Heinze, Pasquali et Fraenkel, sont plus

explicites et expriment en clair la correspondance Myrsile = Cléopâtre<sup>21</sup>. doute peut-on alléguer en faveur de cette interprétation le fait que les deux strophes de l'ode concernent la mort de la reine; mais la perspective toute différente: ce n'est plus un chant de victoire mais l'expression d'une véritable admiration pour la noblesse de la reine vaincue<sup>22</sup>.

Il me semble pourtant que deux indices s'opposent à l'identification généralement admise: la différence de sexe et surtout le fait que Myrsile est adversaire politique d'Alcée dans une querelle intestine et non un ennemi extérieur. Si l'on considère les conditions qui régnaient au moment où Horace écrivit son ode, il semble qu'une allusion à Myrsile devait donc être fautive, car elle n'aurait pas été comprise comme visant Antoine, qu'il était impossible de nommer explicitement pour les raisons que l'on a vues<sup>23</sup>.

Si l'on accepte cette thèse, on est en mesure d'apporter une explication supplémentaire à la brièveté de l'imitation. Si Horace se contente de trois mots c'est certes parce que cela correspond bien à l'esthétique de l'«emblème» aux conditions du jeu littéraire, mais c'est sans doute aussi parce que cela permet de négliger la subordonnée ἐπει δὴ κάρθρανε Μύρσιλος<sup>24</sup>. S'il allusion à Antoine, c'est le lecteur qui, en complétant lui-même la citation fait apparaître. Horace, quant à lui, amenuise ce qui attirerait trop nettement l'attention sur une présentation des faits opposée à la thèse officielle.

\*  
\*  
\*

Ainsi, dans une ode qui s'en tient explicitement à une version confortée aux intérêts de la politique et de la propagande d'Octavien, Horace, à l'occasion d'une citation habilement abrégée d'un poème d'Alcée, introduit tout de même le personnage d'Antoine: soucieux de ne pas heurter de front les thèses officielles, il tient cependant à manifester son opinion personnelle à une prudente indépendance<sup>25</sup>.

22. Les commentateurs ont abondamment noté ce changement de ton, sensible à partir du v. 21.

23. Cf. p. 49 s.

24. Plusieurs commentateurs ont tenté de justifier la manière dont Horace a simplifié et banalisé le texte d'Alcée. L'opinion générale est que le poète latin a voulu ce qu'il y avait de grossier, de brutal à recommander l'ivresse à l'occasion de la mort d'un ennemi (cf. G. PASQUALI, *o.l.*, p. 45; H. P. SYNDIKUS, p. 33) sans aucune importance politique, ce qui ôte tout intérêt à une imitation des mots κάρθρανε Μύρσιλος.

25. W. TARN, *l.l.* (cf. n. 17), p. 198 voit dans l'ode I 37 une autre manifestation d'indépendance et de courage moral dans la liberté avec laquelle Horace parle des événements et dans le *generositas* qu'il emploie à propos de Cléopâtre. Sur ce dernier point, il n'y avait sans doute pas grand mérite à utiliser un terme qu'Octavien n'aurait

15. Comme le dit justement Ed. Fraenkel (cf. note 10).

16. Sur la théorie du «motto», cf. les indications fort complètes de V. PÖSCHL, *o.l.*, p. 73, n. 3.

17. V. PÖSCHL, *o.l.*, p. 73; H. P. SYNDIKUS, *o.l.*, p. 331. W. TARN, *The Battle of Actium*, J.R.S., 21 (1931), p. 197 s., fait un relevé soigné des liens entre les deux poèmes.

18. Cf. sur ce point mes remarques dans *L'Antiquité classique*, 43 (1974), p. 225-240, à propos d'une citation d'Homère dans Cicéron. On notera que presque tous les commentateurs citent le fragment d'Alcée en entier. V. PÖSCHL, *o.l.*, p. 73, n. 3 et p. 74, fait exception, en ne citant que *ὄν ἤ (sic) μεθύσθην* (pourquoi pas plutôt *μεθύσθην* ?); c'est que, concernant le fonctionnement de l'imitation, il se limite à la théorie du «motto».

19. Sur les circonstances historiques, cf. H. BERVE, *Die Tyrannis bei den Griechen*, Munich, 1967, p. 92 s.

20. NISBET-HUBBARD, p. 411.

21. KIESSLING-HEINZE, p. 154, à propos de l'omission de *ἐπει δὴ κάρθρανε Μύρσιλος*; G. PASQUALI, *o.l.*, p. 45; Ed. FRAENKEL, *o.l.*, p. 159. H. P. SYNDIKUS, *o.l.*, p. 331, ne prend pas position: après avoir parlé, au début de son commentaire, de la mort des deux ennemis (sc. Antoine et Cléopâtre), il se contente d'observer plus loin que la précision donnée par Alcée («puisqu' Myrsile est mort») a une brutalité qu'Horace n'a pas voulu reproduire, mais il n'indique pas qui, à son avis, correspond à Myrsile.

Si l'on craint, par cette interprétation, de prêter à Horace une attitude qu'il n'a peut-être pas eue, du moins peut-on affirmer que, par sa manière d'écrire, il a permis, fût-ce involontairement, la lecture que je propose<sup>26</sup>.

Étienne ÉVRARD  
Université de Liège

## NOTES D'ARCHÉOLOGIE 1. Les temples gallo-romains de Matagne-la-Petite et de Matagne-la-Grande

Les fouilles des dernières années ont dégagé la partie inférieure de trois sanctuaires gallo-romains, situés sur le territoire de Matagne-la-Grande et de Matagne-la-Petite. Près de Matagne-la-Petite se dressaient deux petits temples, l'un près de l'autre, constitués d'une *cella* carrée, bordée d'un couloir de la même forme. Un puits sacré, dans un modeste bâtiment attenant, a livré des offrandes caractéristiques, par exemple, une roue portant sur son cercle extérieur la dédicace IOVI OPTIMO MAXIMO et des pièces de vaisselle en bronze. On vénérât donc Jupiter en ce lieu. Mais certains objets: un coq, un bouc, un caducée, attestent le culte de Mercure. Nous lisons sur un bijou une inscription en latin peu classique: AMAS PIGNUS AMORIS ESCIPES: Aime et reçois ce gage d'amour (tu aimes et tu reçois...?). Une enceinte rectangulaire limitait l'espace religieux, qui comprenait encore un autel. Une villa s'élevait à 157 m. de cette muraille. Elle fut construite une première fois, vers 100 après J.-C., et fort remaniée un siècle plus tard. L'occupation persista jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. On croit que d'autres constructions se trouvaient éparpillées aux alentours.

Matagne-la-Grande à son tour réservait des surprises aux chercheurs. Sur la hauteur, dans un temple sans ampleur, simple *cella* avec un autel, tout porte à croire qu'on vénérât une déesse, Diane peut-être. Des lunules, un ex-voto auraient été déposés par des femmes. Plus étrangement gisait parmi les débris une bague à chrisme, qui date de l'époque romaine tardive. À proximité, on exhuma la base d'une double galerie droite et d'une vaste salle à son extrémité. Un mur extérieur enfermait l'ensemble.

Ces sites de campagne ressemblent aux enclos religieux de l'ère romaine dans l'Eifel. La fréquentation se fait surtout assidue sous le Bas-Empire. Les périodes dangereuses éloignent les visiteurs. Les habitants de la région n'occupent-ils pas alors les refuges voisins? Des rectangles métalliques auraient appartenu à une armure. Contre le péril barbare agissaient des détachements militaires.

L'archéologie nous fournit constamment des connaissances nouvelles et des problèmes que nous ne soupçonnions pas. À Matagne-la-Grande furent organisées en 1979 et en 1980 des expositions, qui montraient les résultats des travaux, dirigés par Messieurs G. de Boe et A. Roberl<sup>1</sup>.

1. Bibliographie: *Catalogue. Exposition d'archéologie. 1979. — Catalogue. Exposition d'archéologie. 1980. — Cercle de recherches et d'études archéologiques. Doische. Bulletin 1/1979.* (Article de C. VAROSI sur la bague à chrisme). — *Archaeologica Belgica*, 206. *Conspectus 1977*, p. 60-64. — *Archaeologica Belgica*, 213. *Conspectus 1978*, p. 93-96, 108-111. — *Archaeologica Belgica*, 223. *Conspectus 1979*, p. 60-66.

pas désavoué, si nous en croyons PLUT., *Ant.*, 86, 4: Κατάσθ... ἐθαύμασε τὴν εὐγένειαν αὐτῆς (cité, entre autres, par NISBET-HUBBARD, p. 410). — Par ailleurs, il me semble qu'Antoine, virtuellement présent grâce à la citation d'Alcée, apparaît encore indirectement dans l'ode: à deux reprises, Horace fait allusion au goût de la boisson qu'aurait eu Cléopâtre, une première fois au figuré (*ebria*, v. 12; cf. sur ce mot les intéressantes remarques de G. PASQUALI, *o.l.*, p. 45), une seconde au sens propre (*lymphatam Mareotico*, v. 14). On sait que l'ivrognerie d'Antoine fut un thème important de la propagande d'Octavien (cf. K. SCOTT, *Octavian's Propaganda and Antony «De ebrietate sua»*, *Class. Philol.*, 24 (1929), p. 133-141). Peut-être Horace a-t-il voulu le rappeler en mentionnant le même vice à propos de Cléopâtre. Si tel était son but, il a bien réussi car plusieurs commentateurs, en expliquant les deux vers précités, ne peuvent s'empêcher de parler d'Antoine (cf. p. ex. KIESLING-HEINZE, p. 156; NISBET-HUBBARD, p. 414). Il faut ajouter que l'accusation d'ivrognerie à propos de Cléopâtre se trouve le plus souvent dans un contexte où Antoine est présent: NISBET-HUBBARD cite PROP., 3, 11, 55 s. (cf. sur ce passage le *comm.* de Rothstein); PLUT., *Ant.*, 29, 1. (où *σούτερνα* fait évidemment allusion à Antoine); STRAB., 17, 1, 11 (qui me semble plus général).

26. Par cette dernière remarque, je me place au point de vue du destinataire, qui est celui qu'on peut le plus sûrement adopter, et qui est, par ailleurs, à l'abri de l'arbitraire aussi longtemps que l'on s'attache à des éléments réellement présents dans le texte.